

Abbé JOLY

Notice Historique sur
Saint Jacques-le-Majeur.

Chartres, 1862

B₂. CHARTRES. Ph

NOTICE HISTORIQUE

SUR

SAINTE JACQUES-LE-MAJEUR

SON ORIGINE,

SA VOCATION, SON APOSTOLAT, SA MORT, SA TRANSLATION,
SON PÈLERINAGE ET SES MIRACLES.

suivie

De quelques Réflexions sur la Fondation d'un Pèlerinage
à Montlaudon.

Par M. l'Abbé JOLY, Vicaire de Saint-Aignan.

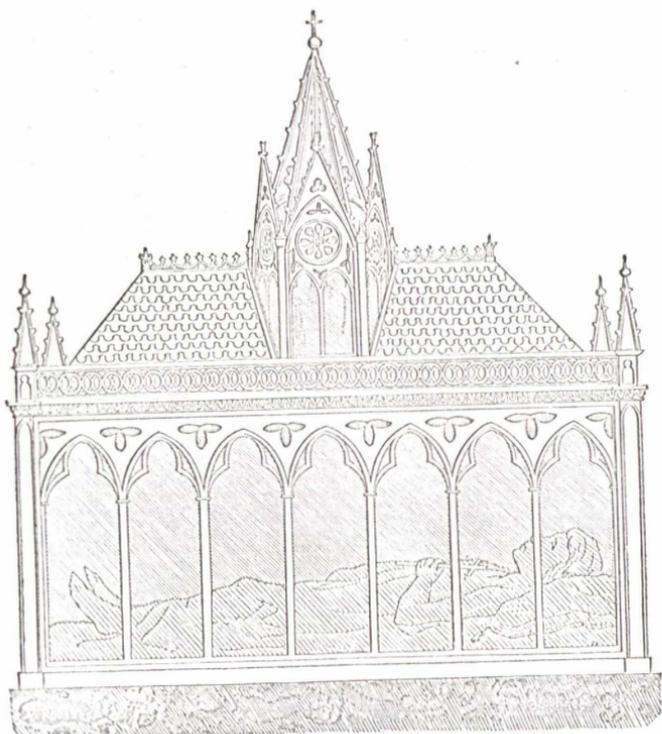


CHARTRES

GARNIER, IMPRIMEUR, RUE DU GRAND-CERF, 41.

—
1862.

4d [81-21]



IMAGE

**de la Châsse renfermant les Reliques
DU BIENHEUREUX S. JACQUES.**

+ LOUIS-EUGÈNE,
Ev. de Chartres.



Chartres, le 15 octobre 1862.

J'ai lu avec intérêt la Notice sur l'Apôtre saint Jacques
que M. l'abbé Joly désire livrer à l'impression, et je n'y
ai rien trouvé qui ne fût propre à faire connaître les vertus
du saint Apôtre et à édifier les fidèles.

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

APPROBATION

A Sa Grandeur,

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES,

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur voit à ses pieds le plus obscur de ses prêtres; il vient timidement demander à votre Paternité la permission de mettre au jour un premier et modeste opuscule. Ce n'est pas, assurément, le mérite de l'œuvre qui lui inspire cette hardiesse, mais bien plutôt, Monseigneur, la droiture de ses intentions, et votre indulgence bien connue! Oserai-je, Monseigneur, prier Votre Grandeur de vouloir bien à ce premier bienfait, en ajouter un second : ce serait, Monseigneur, d'abaisser votre condescendance jusqu'à daigner en accepter l'hommage et l'honorer de votre bénédiction

épiscopale : La bénédiction d'un père ne porte-elle pas toujours bonheur aux enfants ?

Et alors, Monseigneur, l'auteur au comble de ses vœux, aurait un motif puissant de plus pour se dire de Votre Grandeur,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble et obéissant serviteur.

L'Abbé JOLY.

NOTICE HISTORIQUE

sur

SAINT JACQUES-LE-MAJEUR



DIVISION : -

- 1^o Origine, Vocation, et Apostolat de saint Jacques; — 2^o Sa Mort, sa Translation et son Pèlerinage à Compostelle;
— 3^o Réflexions sur la
Fondation d'un Pèlerinage à Montlondon.
-

I.

I. Saint Jacques ou Jacob, surnommé le Majeur, soit parce qu'il fut appelé à l'apostolat avant le disciple du même nom, soit parce qu'il le dépassait en âge et en taille, naquit en Galilée, environ douze ans avant J.-C. Il eut pour père Zébédée, pêcheur de profession; pour mère Salomé, sœur de la sainte Vierge; et avait ainsi, l'insigne honneur d'être, selon la chair, proche parent du Sauveur.

II. Notre Seigneur ayant atteint l'âge de trente ans, se mit à commencer le cours de ses prédications et à se choisir des disciples pour l'aider dans cette œuvre pénible, qu'ils devaient continuer ensuite après sa mort, soit par eux-mêmes, soit par leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles. Comme il passait un jour le long du lac de Génésareth, il aperçut deux hommes occupés à la pêche, c'était Pierre et André. Venez avec moi, leur dit Jésus, je vous ferai pêcheurs d'hommes: Et les deux frères frappés de l'éclat de

majesté toute divine répandue sur la personne de l'adorable Rédempteur, de cet air d'ineffable et prévenante bonté qui semblait dire aux regards : il y a ici plus qu'un homme ! attirés par une grâce secrète qui les excite puissamment, s'attachent docilement à sa suite. (1)

Et, poussant un peu plus loin, J.-C. arrête encore sa vue sur deux autres hommes ; l'un était saint Jacques dont nous retraçons la notice, et l'autre saint Jean, son jeune frère, qui nettoyaient leurs filets avec Zébédée leur père. Le Sauveur les appelle comme les précédents ; et eux, ayant pris congé de leur père, abandonnent généreusement leur barque, leurs filets, leur famille et tout ce qu'ils possèdent pour devenir les disciples fidèles et désintéressés du fils de Dieu : sacrifice héroïque, qui fut pour eux le premier anneau de cette longue chaîne de dévouements dont se composa leur existence entière, et le principe de leur éternelle glorification : sans doute, on trouvera qu'ils quittèrent peu de chose, si l'on n'examine que la valeur matérielle des objets ; mais assurément, tout bien considéré, on remarquera facilement que c'est toujours quitter beaucoup, que d'abandonner l'unique patrimoine que l'on possède !

III. Une fois élevé à la dignité suréminente de l'apôtolat, saint Jacques suivit constamment le Seigneur dans ses missions laborieuses, au milieu des privations de tout genre, et souvent n'ayant pas même où reposer la tête. « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux » ont leurs nids, disait le Sauveur du monde, et le fils » de l'homme est sans abri. » Mais il y avait, sous l'écorce peu cultivée de l'ouvrier israélite, une âme vraiment grande et forte que rien ne pouvait rebuter. Se trouver dans la société du Messie promis et annoncé

(1) S. Jérôme, sur s. Mathieu, l. 1, c. 9.

avec tant d'éclat, attendu si impatiemment et depuis tant de siècles; contempler cette face ravissante que beaucoup de patriarches et de prophètes avaient désiré voir, et qu'ils n'avaient pu que saluer à travers les ombres et le lointain de l'avenir; entendre les paroles de vie qui tombaient de ses lèvres; courir avec le bon Pasteur, après les brebis d'Israël misérablement dispersées; le voir opérer les miracles de puissance et de miséricorde qui marquaient chacun de ses pas et prouvaient sa mission divine; telle était la consolation de notre Apôtre et l'ample compensation de ce qu'il lui fallait faire et endurer pour le nom de Jésus.

De son côté, Notre Seigneur avait pour lui une confiance et une prédilection marquées; il en fit un des trois témoins privilégiés de sa glorieuse transfiguration et de sa sanglante agonie, et lui donna, à cause de la grandeur de sa foi et de la fermeté de son courage, le surnom expressif de *Boanergès*, ou enfant du Tonnerre. Jacques, en effet avait pour son Seigneur et son Dieu un amour si ardent, un dévouement si absolu, qu'il sentait malgré lui son zèle et son indignation s'enflammer, quand il était témoin de quelque irrévérence ou de quelque ingratitude envers cette suprême majesté: le saint Evangile en cite un remarquable exemple.

J.-C. passait un jour par une ville de Samarie; les habitants de cette cité impie lui en ferment opiniâtrement l'entrée, en le priant froidement de porter ailleurs ses pas, sa parole et ses grâces! L'agneau de Dieu, pleurant sur un pareil aveuglement, s'éloigne sans mot dire! Mais Jacques indigné de cet outrage gratuit, ne l'entend pas ainsi; et se tournant vivement vers son maître: « Seigneur, s'écrie-t-il, voulez-vous » que nous commandions à la foudre de frapper et de » réduire en poussière ces misérables? — Non, non! re- » prend Jésus avec une paternelle sévérité; vous ne

« savez pas encore de quel esprit vous devez être
« animés : le fils de l'homme n'est point venu pour
« perdre, mais pour sauver les âmes ! » Admirable et
touchante leçon de bonté qui apprend à tous les chré-
tiens avec quelle patience ils doivent eux-mêmes
supporter les injures de leurs frères.

Cependant, cet homme qui avait tout quitté pour
l'amour du Sauveur, n'était pas encore doué du détache-
ment parfait, nécessaire aux âmes apostoliques; l'ambi-
tion sut trouver une assez large place dans le cœur du
pêcheur d'autrefois. Présomant, sans doute, que le
messie venait pour fonder un puissant empire sur la
terre, il se concerta avec son frère pour tâcher
d'obtenir les deux premiers postes d'honneur dans les
états de son maître : la mère des deux disciples est
engagée dans la démarche; peut-être même qu'a-
veuglée, comme tant d'autres, par le faible de l'amour
maternel, elle fut la première à soulever cette grande
question; toujours est-il, que ce fut elle qui vou-
lut bien se charger de formuler publiquement la
demande. Cette fille d'Abraham se présente donc
humblement à J.-C., et, prosternée à ses pieds :
« Seigneur, dit-elle, daignez m'accorder pour mes
« deux fils l'honneur de les voir assis l'un à votre
« droite et l'autre à votre gauche, dans votre royaume. »

Un murmure général de mécontentement de la part
des autres disciples, accueillit ces imprudentes paroles;
et le Maître dédaignant de s'occuper de cette mère
égagée par un sentiment trop naturel, se tourne vers
les enfants et leur dit : « Vous ne savez ce que vous
« demandez ! Le fils de l'homme vient pour servir et
« non pour être servi ! » Comme s'il avait dit : « Ce ne
« sont pas les grandeurs de la terre qu'il vous faut
« chercher, mais les humiliations et les croix. » La
leçon était sévère; mais il faut convenir aussi qu'elle
était bien méritée.

Pendant la passion de J.-C., saint Jacques glacé par la frayeur, aussi bien que ses collègues dans l'apostolat, n'osa se montrer pour protester hautement contre la cruauté et l'injustice révoltante des juifs, ou pour consoler, par sa présence, le Juste opprimé : il se contenta de pleurer en secret sur les douleurs indicibles de son incomparable Ami; jusqu'au moment heureux où Notre Seigneur glorieusement ressuscité; vint lui-même relever son courage et tarir la source de ses larmes, en lui redisant comment il avait vaincu la mort; et découvrant à ses regards ravis, les précieux stigmates que les clous et la lance avaient empreints dans les pieds, les mains et le côté du Rédempteur.

Depuis le beau jour de Pâques jusqu'au moment où J.-C. dut quitter définitivement la terre, notre saint eut le bonheur de le revoir encore fréquemment: le bon Pasteur, en effet, apparaissait de temps en temps à ses chers disciples pour les consoler et les soutenir, il poussait même la condescendance jusqu'à participer à leurs repas, malgré la vie nouvelle et toute céleste qu'il avait puisée dans la tombe. Et quand l'heure fixée par les décrets éternels eut sonné; lorsque J.-C., comme un roi puissant qui a subjugué les ennemis de son peuple, remonta triomphalement dans la capitale de son éternel empire, à la vue de ses apôtres, Jacques était là encore, sur le sommet du mont des Oliviers, pour recueillir, avec une sainte avidité, ses dernières recommandations, et pour le suivre du regard jusqu'au point le plus élevé des cieux; après quoi tous se retirèrent dans la solitude, pour se préparer, par le silence et la prière, à la réception du Saint-Esprit.

C'est là que, le matin de la Pentecôte, les Apôtres, avertis par un bruit extraordinaire pareil à celui d'un vent impétueux, aperçurent des flammes en forme de langues, qui traversaient les airs, pour venir se poser majestueusement sur la tête de chacun d'eux; c'était

le divin Paraclet, l'Esprit d'intelligence et de force qui venait les remplir de ses dons. Il ne se fut pas plus tôt communiqué à eux, qu'ils se sentirent transformés en d'autres hommes : leur âme éclairée d'une lumière vive et soudaine, vit s'étendre prodigieusement le domaine de sa science, jusque-là si bornée : cette timidité excessive dont ils avaient donné naguère de si déplorables preuves, fit place à un courage héroïque, capable de les élever au-dessus de toute crainte, même des plus affreux tourments ; et ces hommes qui savaient à peine parler correctement la langue de leur pays, reçurent en un instant la faculté de parler, au besoin, toutes les langues du globe, sans les avoir jamais étudiées ! Miracle du premier ordre ; mais miracle nécessaire pour l'expansion de l'Évangile.

Après l'accomplissement de ce mémorable événement, les apôtres se séparèrent pour aller porter le flambeau de la vérité aux différents peuples de la terre. La Sardaigne s'attribue l'honneur d'avoir été la première conquête de saint Jacques, et s'efforce de le prouver par une légende d'un bréviaire arménien du onzième siècle. D'après cette légende, saint Jacques, parti du port de Joppé ou Jaffa, aurait relâché en Sardaigne ; puis de là se serait dirigé vers l'Espagne, dont il évangélisa un grand nombre de villes ; vint en Galice, où il jeta la semence de la divine parole : à Sarragosse, où, sur l'ordre de la Sainte Vierge, il éleva une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Et de là, selon d'autres, cet infatigable ouvrier évangélique se replia sur la Gaule, l'Angleterre, la Vénétie et l'Arménie, pour rentrer enfin en Palestine.

Quoi qu'il en soit, la légende du bréviaire romain et la tradition constante de l'Espagne, établissent d'une manière indubitable la prédication de saint Jacques en ce royaume. Les anges gardiens de ces contrées pourraient seuls nous apprendre ce qu'il lui fallut essayer

de fatigues, de peines et de tribulations ; ce qu'il lui en coûta de veilles, de macérations, de sueurs, de prières et de larmes pour fertiliser cette terre dévastée par le mensonge et par les désordres du paganisme : il est constant, néanmoins, qu'il y produisit des fruits abondants, et convertit, entr'autres, sept personnages distingués qu'il députa à saint Pierre, pour recevoir, de la main du vicaire de Jésus-Christ, la consécration épiscopale. Après ces longues et pénibles pérégrinations, notre saint revint à Jérusalem : cette ville infortunée qui avait immolé tant de prophètes, et qui avait comblé la mesure de ses crimes par le déicide, devait aussi lui offrir la palme du martyr : il avait assez travaillé et combattu ; l'heure de la récompense et du triomphe allait sonner.

II.

1. Notre Seigneur, en confiant à ses disciples la mission de prêcher l'évangile à toute la terre, leur avait dit : « Je vous envoie comme des brebis parmi » les loups : vous serez pour tous un objet de haine, à » cause de moi : défiez-vous des méchants ; on vous » traduira devant les tribunaux ; on vous flagellera » dans les synagogues ; on vous trainera devant les » grands et les puissants de la terre. Mais soyez tranquilles ! Les cheveux de votre tête sont tous comptés ; » pas un ne tombera sans la permission de votre Père » céleste ! Ne craignez point vos ennemis ; ils peuvent » tuer le corps, mais ils ne sauraient aller jusqu'à » l'âme. (S. Mathieu, 10. »)

Saint Jacques fut le premier entre les apôtres, qui eut la gloire de voir s'accomplir en sa personne ces paroles prophétiques et de boire le calice de son maître ; voici quelle en fut l'occasion :

Les Juifs déicides ne pouvaient supporter la sainte liberté du langage apostolique : cette prédication con-

tinuelle, corroborée par les miracles sans nombre qu'il plaisait à Dieu d'opérer par les mains des disciples, leur reprochaient trop vivement, et condamnaient trop hautement leur conduite, pour qu'ils se résignassent docilement à rester impassibles et muets. C'eût été trop demander, assurément, à des consciences de cette trempe. Ils cherchaient donc, par tous les moyens, à étouffer les cris de la conscience publique, en imposant silence à la voix importune de la vérité. « *Taisez-vous!* répétaient-ils aux hérauts du Tout-Puis-
» sant; *Taisez-vous!* sinon, nous verrons! » Mais les disciples, porteurs de cette parole de vie, qu'il est aussi difficile d'enchaîner que le rayon de la lumière, répondaient toujours avec une fermeté inébranlable. « *Impossible! Non possumus!* Le maître nous a ordonné
» de parler, et nous parlerons! Après tout, il est plus
» juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes. » Ainsi s'exprimait saint Jacques à Jérusalem: de là une haine invétérée et des tracasseries incessantes.

A cette époque, Hérode Agrippa, lâche flatteur des plus détestables penchants de l'empereur Caligula, gouvernait la Judée, avec le titre de roi. Voulant se concilier les bonnes grâces de la nation Juive qui détestait le joug des Romains, ce prince suscita une persécution sanglante contre les disciples du Sauveur: il fit arrêter saint Jacques; et sans égard pour les vertus et pour l'innocence du grand apôtre; sans respect pour les principes les plus élémentaires de la justice, ce malheureux prince le condamna à avoir la tête tranchée; et les bourreaux ne manquèrent point pour exécuter cette sentence inique: moyen expéditif, du reste, familier aux despotes de tous les temps, pour se débarrasser des voix qui les troublent. Ceci arriva la douzième année après la mort de Jésus-Christ.

Saint Jacques; comme nous l'apprend saint Epiphane, vécut toujours dans le célibat et dans la pratique d'une

rigoureuse mortification, ne faisant jamais usage de viande, ni de poisson, et ne portant que des habits pauvres. C'est avec ces sortes d'armes que les apôtres ont triomphé du démon, de la chair et du monde.

Agrippa, toutefois, paya cher cet acte de froide cruauté. Quelques jours plus tard, pendant une audience solennelle qu'il donnait à des députés de Tyr et de Sidon, au milieu des acclamations du peuple qui le saluait comme un dieu, il se sentit tout-à-coup frappé dans les entrailles par l'ange du Seigneur : et après de longues heures d'atroces douleurs que les médecins furent impuissants à soulager, le persécuteur, rongé tout vivant par les vers, expira misérablement (1). Pareil châtement avait déjà été infligé à Hérode son grand père, qui voulut faire périr Jésus naissant, en poignardant tous les enfants de la contrée, âgés de moins de deux ans. Décidément, les persécutions contre le Christ, son Église et ses saints, n'ont jamais porté bonheur à personne.

2. Cependant, la fureur aveugle et l'implacable jalousie des juifs ne furent pas satisfaites par l'effusion du sang innocent; ils voulurent encore poursuivre l'homme de Dieu après sa mort, en défendant formellement aux chrétiens de lui donner la sépulture: et pour faire disparaître plus sûrement les traces du forfait, ils jetèrent ignominieusement hors de la ville, son corps et sa tête vénérables, pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie (2). Mais, notre saint avait pris d'avance ses mesures, et recommandé à ses disciples de transporter ses restes en Espagne, aussitôt qu'il aurait cessé de vivre. Ceux-ci s'empressèrent de recueillir pendant la nuit ces précieuses reliques; et, à la faveur des ténèbres, les dirigèrent rapidement vers

(1) Act. des Apôt., c. 12. — Josphe, antiq., liv. xix, c. 7.

(2) L. Léon. Lett. aux Espagnols et manusc. de Compostelle.

le rivage de la mer. Là, un navire leur est providentiellement offert : ils se hâtent d'y monter en rendant grâces au ciel avec l'effusion de la plus vive reconnaissance : guidés par la main du Seigneur, ils évitent heureusement les écueils trop fameux de Charybde et de Sylla, et les syrtes nombreux de ces parages; arrivent enfin à Iria-Flavia; et poussant quelques kilomètres plus loin dans les terres, ils inhument aussi honorablement que possible la dépouille sacrée que leur avait confiée le ciel. Ce lieu prit dans la suite le titre de *Saint-Jacques apôtre* : en espagnol *San Giacomo postolo*, d'où, par abréviation, est sorti le nom de *Compostelle*.

Cette contrée renfermait alors de nombreux chrétiens convertis par ce grand apôtre; et ces enfants de la foi eurent, pour le tombeau de leur père, le soin et le respect que peut inspirer la piété filiale. Mais bientôt le souffle affreux des persécutions suscitées par l'empire romain, vint passer sur leurs têtes, comme l'orage sur nos plaines fertiles, et disperser ce peuple de fidèles ou le contraindre de se cacher sous le voile d'une prudente obscurité. Puis après, on vit le torrent dévastateur des Vandales; et enfin, l'invasion des Sarrazins se surajouter aux horreurs des proscriptions précédentes; et pendant ces jours néfastes, durant ces années et ces siècles d'angoisses, la tombe sainte complètement oubliée, sentit le vide se faire autour d'elle : aucun sentier fréquenté n'en indiquait plus la trace; aucune bouche respectueuse n'y déposait un baiser d'amour; aucune langue n'y proférait la prière et la louange..... Les ronces, les épines et d'autres arbustes sauvages, se montrèrent seuls empressés à couvrir de leur abri et de leurs impénétrables enlacements la pierre qui recouvrait le corps du serviteur de Dieu. L'auguste figure et le grand souvenir de saint Jacques se trouvaient ainsi effacés du souvenir des Espagnols.

En effet, le cours long et rapide de huit siècles malheureux, est bien plus que suffisant pour emporter une renommée, quelque bruit qu'elle puisse faire dans le monde.

Dès qu'il fut enfin donné à ce pays, si durement éprouvé, de respirer à l'aise; à la religion d'essuyer ses larmes et de déployer, sans crainte, ses pompes solennelles; il plut aussi au Seigneur de remettre sur le chandelier, le flambeau si longtemps caché sous le boisseau, et de glorifier en face du monde entier, celui qui avait si généreusement versé son sang pour glorifier Jésus-Christ devant les hommes. Ce fut le commencement du neuvième siècle qui apporta cette consolation aux fidèles. L'Espagne vivait alors sous le sceptre d'un prince illustre par sa valeur, plus illustre encore par ses éclatantes vertus : Alphonse surnommé le *Chaste* à cause de la pureté de ses mœurs, et parce qu'il eut assez d'autorité pour abolir le honteux tribut de cent jeunes filles que les chrétiens étaient forcés de fournir au sérail de Cordoue; Alphonse était roi des Asturies, et fut choisi par le ciel pour le confident de son secret et l'instrument de son œuvre. Une lumière miraculeuse qui resplendissait pendant la nuit au-dessus des broussailles dont se trouvait environné le tombeau de saint Jacques, attira l'attention du prince : et ravi de cette découverte, il s'empressa d'y élever une église dont on fit aussitôt le siège épiscopal et la cathédrale de Compostelle.

Dieu voulut illustrer ce lieu de bénédiction par d'innombrables prodiges qu'opérait le saint apôtre : il semblait que le Tout-Puissant eût fixé là le siège de ses complaisances et de sa protection spéciale : et malheur à quiconque eût eu la témérité de violer ce sanctuaire vénérable ! Au onzième siècle, le terrible Almanzor se précipite sur la Galice avec ses légions de Sarrazins, pousse l'audace jusqu'à profaner par sa

présence l'enceinte sacrée; enlève de la basilique les cloches bénites; ce n'est pas assez! Pour humilier plus encore les chrétiens, il les contraint à les porter sur leurs épaules jusque dans la mosquée de Cordoue. Mais bientôt la verge du Seigneur s'étend sur l'armée des infidèles; la contagion pénètre dans leurs rangs, en moissonne un nombre immense, et force le reste à retourner ignominieusement dans leur patrie (1). Et quand, deux cents ans après, saint Ferdinand eut enlevé aux Maures leur capitale, il ne crut pouvoir mieux réparer l'outrage fait au patron de l'Espagne, qu'en condamnant les Musulmans à reporter, à leur tour, sur le dos, les cloches à l'endroit où les avaient prises leurs ancêtres.

3. Comme c'est au neuvième siècle que l'on voit le tombeau de saint Jacques sortir de l'obscurité, c'est alors aussi qu'on voit s'ouvrir l'ère de son pèlerinage si célèbre dans l'église. Le parfum de vertus qui s'exhale du corps de notre saint, les grâces insignes qu'on obtient à ses pieds, les miracles qui coulent de ses mains comme d'une source inépuisable, lui conquièrent tout d'abord une popularité immense. Sans doute, le lecteur judicieux n'exige pas que nous reproduisions, dans une simple notice, la série complète de ces innombrables merveilles: qu'il nous suffise d'indiquer en passant que cette édifiante nomenclature ne remplit pas moins de soixante-deux colonnes in-folio, dans le savant ouvrage des Bollandistes. Ici, ce sont de malheureux captifs qui voient tomber leurs chaînes et leurs cachots s'ouvrir; là, des voyageurs préservés du naufrage: ailleurs, des pécheurs convertis qui trouvent leurs crimes effacés du livre mystérieux qui les contenait; des hommes justifiés d'une fausse accusation; des possédés affranchis du joug de Satan; des malades guéris; des morts ressuscités!

(1) Manusc. de Compost.

Aussi, le pèlerinage de Compostelle est-il grand entre tous les autres, et l'un des trois dont le vœu est réservé au Souverain-Pontife. Aller à Jérusalem visiter les lieux saints; à Rome visiter les saints apôtres Pierre et Paul; en Galice visiter saint Jacques, était une des œuvres les plus méritoires et les plus désirables aux cœurs fidèles. Pendant le cours des siècles du Moyen-Age et de la Renaissance, les têtes couronnées, les princes et les princesses, les riches et les puissants du monde vont s'agenouiller humblement devant les reliques du pauvre pêcheur de Galilée, pour lui recommander leurs états, leurs familles, leur vie et leur éternité. Et, pour ce qui regarde la France, nos vieilles chroniques nous représentent saint Jacques indiquant lui-même à l'empereur Charlemagne, dans une apparition, le chemin de Compostelle. Ce prince contemplant, un soir, dans les cieux, ce magnifique semis d'étoiles auquel on a donné le nom de voie lactée ou chemin de Saint-Jacques: tout-à-coup, il aperçoit à côté de lui un brillant cavalier qui lui dit d'une voix amie: « Que désires-tu, mon fils? » — Holà! Sire, qui es-tu? s'écrie Charlemagne. — « Je suis, re- » prend l'inconnu, l'apôtre saint Jacques dont le corps » est caché au fond de la Galice opprimée; arrache- » moi aux mains des Moabites? Ce chemin d'étoiles » que tu regardes dans les cieux, t'indique la route à » suivre avec ta nombreuse armée (1). »

De son côté, la masse du peuple fidèle, poussée par le souffle de la foi, s'achemine vers l'Espagne, des quatre coins du globe, le bourdon du pèlerin à la main, bravant généreusement les fatigues et les périls de ce long voyage, et forme, par son continuel concours, une double chaîne de va-et-vient, qui sème

(1) Vie de Charlemagne, édition de Ciampi, p. 8. — Grandes Chroniques de S. Denis, édit. de Paulin Paris, t. II. p. 207-228 et 281.

sur la route la parole de la prière, les larmes du repentir et les sueurs de la pénitence. C'était comme une nouvelle vision de l'échelle merveilleuse de Jacob, par laquelle les anges visibles de la terre montaient et descendaient.

Le temps, auquel rien ne résiste ici-bas, se trouvait impuissant contre cet élan de la ferveur chrétienne; et jusqu'aux jours désastreux qui signalèrent parmi nous le sinistre passage de la révolution de 93, les habitants de nos contrées se faisaient gloire de payer ce pieux et volontaire tribut de confiance et d'amour au grand apôtre thaumaturge. Les anciens nous ont légué les traditions de chaque localité sur ce point : Nous avons aux portes de Chartres une modeste paroisse, remarquable encore par son attachement à la religion de ses pères, dont le zélé curé nous a donné, à ce sujet, de touchants détails. Les bons habitants lui ont raconté avec émotion comment, il y a quatre-vingts ans à peine, un grand nombre des hommes de Champhol pouvaient s'honorer du titre de pèlerins de Saint-Jacques : et plusieurs fois il a constaté lui-même ce fait édifiant, en recueillant, dans les fouilles du cimetière, les nombreux coquillages que ces fervents enfants du pays chartrain avaient rapportés de Compostelle, et qu'après leur décès on avait déposés à leurs côtés, pour un autre voyage beaucoup plus long et plus important encore. Ne pourrait-on pas assurer avec fondement que plusieurs de ces coquilles dont MM. les curés se servent pour quelques-unes des fonctions sacrées, sont tout simplement le modeste don que le fidèle, à son retour, s'empressait de faire à l'église du village, toujours vivante dans son cœur. C'était tout à la fois, un témoignage de naïf amour, et un précieux souvenir. Chaque famille, chaque hameau était heureux et fier de pouvoir compter dans ses rangs quelque pèlerin de saint Jacques !

Le chrétien partant ainsi pour les lointaines con-

trées, avait soin de se munir d'une lettre de recommandation de son évêque ou de son curé : c'était le passeport qui lui procurait sous tous les climats, accès, refuge, secours et protection auprès des chrétiens ses frères : il avait soin surtout de se décharger de l'important fardeau de ses péchés, dans le saint tribunal de la Confession ; de se munir du pain des voyageurs, à la table eucharistique, pour être plus alerte et plus vigoureux dans la route. C'était là, qu'avant de dire adieu à la famille, au pays qui l'avait vu naître et au joyeux clocher, il recevait de la main pastorale le bourdon et la pannetière sanctifiés par les prières de l'Eglise : objets sacrés et pieux symboles, dont l'un devait le soutenir et l'alléger dans la marche ; l'autre, lui fournir l'aliment quotidien. C'était là aussi, que la touchante sollicitude du pasteur appelait, par ses vœux ardents, sur la tête de la brebis chérie que bientôt il ne pourrait plus suivre du regard, les plus abondantes bénédictions du ciel. Rien de paternel, rien de beau et de sublime même, comme les onctueuses prières de nos rituels, pour cette circonstance ! Il faut ouvrir nos livres sacrés et remonter jusqu'aux patriarches bénissant leurs enfants, pour rencontrer quelque chose d'analogue.

Enfin le signal du départ est donné ! la brillante bannière flotte dans les airs comme pour couvrir de ses plis protecteurs l'enfant du pays ; la cloche émue annonce au loin, par ses sons éclatants, la nouvelle de l'événement ; et le pèlerin précédé de l'étendard de la croix, entouré de tout un peuple d'amis, dont les yeux sont mouillés de larmes et le cœur plein d'émotion, s'avance gravement vers les limites de la paroisse, pour marcher bientôt seul, sous l'œil et sous la bonne garde de Dieu.

Allez, allez ! ô pieux pèlerin ! guidé par l'ange fidèle qui conduit et ramène ! Et, quand le vœu sacré

une fois accompli, votre pied fatigué foulera de nouveau ce sol de la douce patrie, humecté de tant de pleurs, vous retrouverez encore, à la même place, les rangs presses de vos concitoyens qui s'inclineront devant vous avec un saint respect; vous salueront comme un élu béni du ciel, comme un héros revenu d'un autre hémisphère, couvert de gloire et de pacifiques lauriers !

III.

Compostelle n'a point été détruit, son trésor de reliques sacrées subsiste toujours, le bras de Dieu n'est pas raccourci et l'église est toujours respectable et sainte dans son culte : pourquoi donc parmi nous cet oubli de l'antique ferveur ? Telle est la question qu'on ne peut s'empêcher de se faire. Serait-il donc impossible de raviver l'étincelle du feu sacré cachée sous la cendre, et de rallumer la mèche qui fume encore ? Sans doute ce serait une entreprise chimérique que de prétendre rétablir le mouvement d'autrefois vers l'Espagne ! Néanmoins nous ne voyons pas encore chez nous cette funeste immobilité qui est le signe certain de la mort et le triste présage d'une décomposition inévitable. Nous vivons dans le présent; pourquoi donc désespérer de l'avenir ? Si nous ne pouvons plus aller à Compostelle, qui nous empêche d'attirer Compostelle parmi nous, pour y relever le culte du grand apôtre ? La foi n'a-t-elle pas le secret de transporter les montagnes ?

Ces pensées ont touché notre pieux et digne évêque, dont la prudente maturité n'est ignorée de personne. Il ne s'agissait plus pour Lui que de déterminer le lieu du pèlerinage; et la bonne Providence a permis que ce choix s'arrêtât sur l'intéressante et modeste paroisse de Montlandon, placée déjà sous le patronage de saint Jacques. Des reliques du saint, dont sa Grandeur a reconnu et constaté l'incontestable authen-

ticité, lui ont été remises, ainsi qu'une châsse fabriquée avec un art remarquable par un nouveau Béséléel : et c'est à vous, ô habitants de mon pays, qu'est confiée la garde de cet inappréciable dépôt; le ciel en soit béni mille fois !

N'en doutez point ! vous trouverez dans cet acte de bienveillance épiscopale, la source d'inestimables biens, de ceux surtout qui, par leur nature et leur durée, dominant éminemment tout ce que peut poursuivre l'ambition humaine, les biens de l'âme.

La piété, l'amour de la vertu, l'amour de Dieu, le désir des trésors éternels, ne sont-ils pas les fruits immédiats d'un pieux pèlerinage ? Le spectacle édifiant d'un peuple nombreux, accouru de diverses contrées, pour implorer l'appui d'un saint; les prières ferventes auprès de ses reliques ou au pied de son image; les témoignages multipliés de vénération et de confiance, de reconnaissance et de tendresse que l'on fait monter avec une ardeur toujours croissante vers le trône immortel où siège l'ami de Dieu, établissent infailliblement entre le ciel et la terre d'utiles et merveilleuses relations, qui, d'un côté, élèvent et purifient les esprits, retrempent et fortifient les cœurs; de l'autre, font descendre des prodiges capables de renouveler la face de la terre : *ascendunt suspiria, descendunt miracula.*

A cet avantage supérieur, vient s'en joindre un autre d'un ordre moins élevé, il est vrai, mais bien légitime, cependant; je veux dire l'intérêt présent des populations, la consolation dans leurs peines, le soulagement dans leurs maladies et leurs infirmités.

En effet, notre diocèse possède un assez grand nombre de pèlerinages : Notre-Dame de Chartres, qui forme une hiérarchie à part, saint Lubin, saint Maur, saint Évroult, saint Antoine, sainte Christine, saint Arnoult, saint Gilles, saint Blaise, saint Marcoult,

sainte Philomène et beaucoup d'autres encore ! Voilà des noms connus et bénis du peuple fidèle ! des noms qu'il se plaît à invoquer et qu'il n'invoqua jamais en vain ! Ces saints personnages ont passé sur la terre en faisant le bien ; ils ont brillé comme les étoiles du firmament par la pureté de leurs mœurs et la sublimité de leur vie ; lampes ardentes et luisantes, leur unique félicité a été de se consumer ici-bas pour la gloire du Seigneur et pour l'amour de leurs frères. Dieu, à son tour, toujours admirable et magnifique dans ses saints, se plaît à faire éclater par leur intervention, l'étendue de sa puissance et de ses miséricordes ; se rendant ainsi docile à la volonté de ceux qui le craignent ; et multipliant, en leur nom, des prodiges de bonté, capables d'étonner et de déconcerter l'impiété même.

Et, certes, on est bien forcé de convenir qu'il en est ainsi, alors même qu'on dédaignerait d'examiner le sérieux et le vif de la question des faits ! En effet, la foule des populations se presse autour des autels, des reliques et des images de nos saints, sans qu'aucune puissance, pas même celle du mal, toujours cependant si active, si perfide et si infatigable, ait jamais trouvé le secret d'arrêter ce mouvement spontané. Voilà une vérité incontestable ! Des milliers de témoins se lèveraient en un instant pour l'attester, s'il se trouvait quelqu'un assez mal avisé pour la contredire. Et, parmi ces innombrables pèlerins, se rencontrent des suppliants de tout rang et de tout âge ; des malades, des infirmes, des affligés de toute sorte. Évidemment, pour que tous ces chrétiens s'acheminent ainsi, et dans de telles conditions, souvent malgré l'intempérie des saisons, malgré l'opposition systématique et les sarcasmes de ceux qui ne savent plus honorer que le désordre, il faut des motifs, et des motifs puissants ; qui donc les pousse ? Une

raison bien simple, et qui pourrait en déterminer beaucoup d'autres qu'eux ; le désir d'être soulagés ! Croyez-le fermement, pieux fidèles ! et vous aussi qui lirez ces quelques lignes, s'ils viennent ainsi s'agenouiller, prier, s'humilier, verser des larmes ; ah ! c'est qu'ils ont eu lieu de constater l'efficacité et les avantages d'une semblable démarche. Vit-on jamais, en effet, un seul homme se condamner au moindre acte pénible, sans une utilité palpable pour lui ?

Oui, les saints les ont vus et entendus ! Ces amis incomparables, touchés de leur foi, se sont inclinés invisiblement pour visiter leur infirmité et essuyer leurs larmes ; les affligés ont été consolés, les languissants fortifiés, les malades guéris ! Des miracles de grâce et de miséricorde, des miracles constamment renouvelés, voilà donc le secret de ce concours continu de nos pèlerinages ; et, s'il en est quelques-uns qu'une critique sérieuse n'admet pas toujours, il y en a cent autres tellement avérés, si bien prouvés par des témoignages publics et par l'enchaînement des faits, que, suivant saint Augustin (l. 10 de la Cité de Dieu, c. 18), s'il était permis de les nier par un vain caprice, il n'y aurait plus ni livres, ni histoires, ni écrivains dont l'autorité eût désormais le moindre poids.

Dès lors qu'il en est ainsi, ô bons habitants de nos contrées, quelle consolation et quel avantage immense ne sera-ce pas pour vous de posséder, non-seulement l'image, mais les reliques vénérables, je dirais presque la personne même du grand saint Jacques, l'apôtre, le confident, l'ami intime de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Sans doute tous les saints sont précieux au Seigneur, honorables et puissants devant lui ; mais personne aussi ne doit ignorer qu'il y a entr'eux des degrés différents de puissance, comme il y a des degrés différents de mérite et de gloire. Or, le saint Evangile nous apprend que saint Jacques est un thau-

maturge de premier ordre : en recevant du Sauveur la noble et pénible mission de l'apostolat, il reçut en même temps le pouvoir d'opérer toutes sortes de prodiges : « Allez, lui dit le rédempteur du monde ; prêchez, » guérissez les infirmes, ressuscitez les morts ; purifiez « les lépreux, chassez les démons ! » (Saint Math. 10.)

Ainsi saint Jacques faisait-il pendant qu'il était sur la terre ; ainsi continue-t-il de faire encore du haut du ciel ; nous l'avons signalé dans cette notice, et les miracles opérés depuis mille ans à Compostelle le proclament hautement. Eh ! qui oserait soutenir que le Dieu bon, en introduisant ses élus dans le séjour éternel, leur retire la puissance de bonté dont il avait daigné les investir pendant leur vie mortelle, pour l'utilité et la consolation de l'Eglise ? Non, non ! les dons de Dieu sont sans repentance ! Et si l'on veut être exact, il faut dire, au contraire, que la puissance des saints ne fait alors que s'accroître et atteindre son suprême développement : car le ciel, c'est la consommation de toute vertu, de tout bien, de toute force ; puisque les bienheureux étant plongés dans les puissances du Seigneur et en rapport direct avec la divine essence, reçoivent, par là même, une communication nouvelle et plus étendue de ses adorables perfections.

Je le sais, l'exercice de cette bienveillante action de notre saint patron est soumise toujours au bon plaisir de la Providence du Père céleste, sans laquelle rien ne se passe sur la terre ! Hé bien ! mes concitoyens et mes frères, ce sera pour nous un motif de plus d'élever nos mains et nos regards suppliants vers les montagnes éternelles, jusqu'au trône de celui qui a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous l'accordera. »

Accourez donc, ô peuple fidèle de tous les pays d'alentour ; venez, venez aux pieds de l'apôtre de Jésus-Christ ! C'est un consolateur, un protecteur et

un père qui vous est envoyé du ciel ! Que l'esprit de foi dirige vos pas et vos pensées ! Que rien de profane ne se mêle jamais à votre pèlerinage ; bannissez-en soigneusement les excès et la licence qui, trop souvent, hélas ! transforment nos jours les plus sacrés en fêtes toutes payennes, et les solennités des saints en pompe de satan !

Je ne crains pas de l'affirmer, osez tout attendre, même des prodiges, de votre nouveau et dévoué protecteur. Efforçons-nous tous de marcher sur ses traces, en nous montrant, comme lui, les amis constants et incorruptibles de notre Dieu. Et puis, pleins d'une filiale confiance, attendons le secours d'en-haut et surtout les ineffables biens de l'avenir.

Oraison en l'honneur de saint Jacques.

DIEU tout-puissant et éternel qui avez choisi saint Jacques pour être le premier martyr entre les apôtres, nous vous en supplions, accordez à votre Eglise d'être toujours soutenue par sa confession et consolée par son assistance :
Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Nous joignons à cette notice la description de la châsse qui contient les reliques de saint Jacques.

Cette châsse, remarquable par l'élégance et le bon goût du travail, représente un mausolée de style gothique, supporté par quatre colonnes, et formant un carré long, de 1 m. 40, large de 0 m. 54 et haut de 1 m. 65. Sur les quatre faces, se prolonge une galerie ogivale garnie de glaces et couronnée par une élégante corniche. Aux quatre angles supérieurs de l'édifice s'élèvent quatre clochetons, auxquels

vient se relier une jolie galerie d'entrelacs, qui a dû coûter à l'artiste beaucoup de soins, de temps et de patience.

Du bas, cette galerie s'échappe un toit sculpté qui flatte agréablement la vue par la série régulière de ses réseaux trilobés : à l'extrême sommet règne une ligne de découpures d'une finesse exquise ; tandis que du centre s'élance une magnifique pyramide qui est le couronnement de l'œuvre et semble vouloir porter jusqu'au ciel les vœux des fidèles et les prières du saint.

Dans l'intérieur, se trouve l'image du saint en cire, grande de 1 m. 15. Le bienheureux est couché sur des coussins, le regard fixé vers l'éternelle patrie, la main droite sur la poitrine et tenant dans la gauche une croix de bois, le plus riche trésor d'un apôtre. A ses côtés, on remarque la gourde et le bâton du pèlerin ; et à la région du cœur un reliquaire en brillants renfermant les saintes reliques.

Ce petit monument, que j'appellerais volontiers un bijou sacré, est l'œuvre du dévouement de l'estimable M. Guigneux, ancien menuisier de cette ville, qui a employé, pour l'achever, au moins deux mois d'un travail opiniâtre.